

MARCEL AYMÉ

LA JUMENT VERTE

roman

nrf

GALLIMARD

ŒUVRES DE MARCEL AYMÉ

Aux Éditions Gallimard

- ALLER-RETOUR, *roman*.
LES JUMEAUX DU DIABLE, *roman*.
LA TABLE AUX CREVÉS, *roman*.
BRÛLEBOIS, *roman*.
LA RUE SANS NOM, *roman*.
LE VAURIEN, *roman*.
LE Puits AUX IMAGES, *roman*.
LA JUMENT VERTE, *roman*.
LE NAIN, *nouvelles*.
MAISON BASSE, *roman*.
LE MOULIN DE LA SOURDINE, *roman*.
GUSTALIN, *roman*.
DERRIÈRE CHEZ MARTIN, *nouvelles*.
LES CONTES DU CHAT PERCHÉ.
LE BŒUF CLANDESTIN, *roman*.
LA BELLE IMAGE, *roman*.
TRAVELINGUE, *roman*.
LE PASSE-MURAILLE, *nouvelles*.
LA VOUIVRE, *roman*.
LE CHEMIN DES ÉCOLIERS, *roman*.
URANUS, *roman*.
LE VIN DE PARIS, *nouvelles*.
EN ARRIÈRE, *nouvelles*.
LES OISEAUX DE LUNE, *théâtre*.
LA MOUCHE BLEUE, *théâtre*.
LES TIROIRS DE L'INCONNU, *roman*.

Suite de la bibliographie en fin de volume

LA JUMENT VERTE

MARCEL AYMÉ

LA JUMENT
VERTE

roman

nrf

GALLIMARD

I

Au village de Claquebue naquit un jour une jument verte, non pas de ce vert pisseux qui accompagne la décrépitude chez les carnes de poil blanc, mais d'un joli vert de jade. En voyant apparaître la bête, Jules Haudouin n'en croyait ni ses yeux, ni les yeux de sa femme.

— Ce n'est pas possible, disait-il, j'aurais trop de chance.

Cultivateur et maquignon, Haudouin n'avait jamais été récompensé d'être rusé, menteur et grippe-sous. Ses vaches crevaient par deux à la fois, ses cochons par six, et son grain germait dans les sacs. Il était à peine plus heureux avec ses enfants et, pour en garder trois, il avait fallu en faire six. Mais les enfants, c'était moins gênant. Il pleurait un bon coup le jour de l'enterrement, tordait son mouchoir en rentrant et le mettait sécher sur le fil. Dans le courant de l'année, à force de sauter sa femme, il arrivait toujours bien à lui en faire un autre. C'est ce qu'il y a de commode dans la question des enfants et, de ce côté-

là, Haudouin ne se plaignait pas trop. Il avait trois garçons bien vifs et trois filles au cimetière, à peu près ce qu'il fallait.

C'était une grande nouveauté qu'une jument verte et qui n'avait point de précédent connu. La chose parut remarquable, car à Claquebue, il n'arrivait jamais rien. On se racontait que Maloret dépucelait ses filles, mais l'histoire n'intéressait plus, depuis cent ans qu'elle courait; les Maloret en avaient toujours usé ainsi avec leurs filles; on y était habitué. De temps à autre, les républicains, une demi-douzaine en tout, profitaient d'une nuit sans lune pour aller chanter la *Carmagnole* sous les fenêtres du curé et beugler « A bas l'Empire ! ». A part cela, il ne se passait rien. Alors, on s'ennuyait. Et comme le temps ne passait pas, les vieillards ne mouraient pas. Il y avait vingt-huit centenaires dans la commune sans compter les vieux d'entre soixante-dix et cent ans, qui formaient la moitié de la population. On en avait bien abattu quelques-uns, mais de telles exécutions ne pouvaient être que le fait d'initiatives privées, et le village, sommeillant, perclus, ossifié, était triste comme un dimanche au paradis.

La nouvelle s'échappa de l'écurie, zigzagua entre les bois et la rivière, fit trois fois le tour de Claquebue, et se mit à tourner en rond sur la place de la mairie. Aussitôt, tout le monde se porta vers la maison de Jules Haudouin, les uns courant ou galopant, les autres clopinant ou béquillant. On se mordait aux jarrets pour arriver les premiers, et les vieillards, à peine plus raison-

nables que les femmes, mêlaient leurs chevrote-ments à l'immense clameur qui emplissait la campagne.

— Il arrive quelque chose ! Il arrive quelque chose !

Dans la cour du maquignon, le tumulte fut à son comble, car les habitants de Claquebue avaient déjà retrouvé la hargne des temps anciens. Les plus vieux sollicitaient le curé d'exorciser la jument verte et les six républicains de la commune lui criaient : « A bas l'Empire ! » Dans le nez, sans se cacher. Il y eut un commencement de bagarre, le maire reçut un coup de pied dans les reins qui lui fit monter un discours à la gorge. Les jeunes femmes se plaignaient d'être pincées, les vieilles de n'être pas pincées, et les gamins hurlaient sous les gifles. Enfin, Jules Haudouin parut sur le seuil de l'écurie. Hilare, les mains sanglantes, il confirma :

— Elle est verte comme une pomme !

Un grand rire parcourut la foule, puis on vit un vieillard battre l'air de ses bras et tomber raide mort dans sa cent huitième année. Alors, le rire de la foule devint énorme, chacun se tenait le ventre à deux mains pour rigoler tout son soûl. Les centenaires s'étaient mis à tomber comme des mouches, et on les aidait un peu, à bons grands coups de pied dans l'estomac.

— Encore un ! — C'est le vieux Rousselier ! — A un autre !

En moins d'une demi-heure, il trépassa sept centenaires, trois nonagénaires, un octogénaire. Et

il y en avait qui ne se sentaient pas bien. Sur le seuil de l'écurie, Haudouin songeait à son vieux père qui mangeait comme quatre, et il se tournait vers sa femme pour lui faire observer que les plus à plaindre n'étaient pas ceux qui s'en allaient, mais bien ceux qui restaient.

Le curé avait fort à faire d'assister les moribonds. Exténué, il finit par grimper sur un baquet pour se faire entendre par-dessus le vacarme des rires, et déclara que c'était assez pour une première fois, qu'il fallait songer à rentrer chez soi. Le maquignon montra sa jument verte de face et de profil, et chacun se retira, content jusqu'à l'os en songeant qu'il était arrivé quelque chose. Muni des sacrements, le vieux père de Jules Haudouin décéda vers la fin de la soirée, et on l'enterra le surlendemain en même temps qu'une quinzaine de vénérables. Il y eut des funérailles émouvantes et le curé en profita pour représenter aux fidèles que la vie est un bien fragile et méprisable.

Cependant, la renommée de la jument faisait du chemin. Des environs et de Saint-Margelon même, qui était le chef-lieu d'arrondissement, les gens se dérangeaient pour l'admirer. Le dimanche, c'était un défilé ininterrompu dans l'écurie. Haudouin acquit une véritable notoriété, son commerce de maquignon en alla mieux tout d'un coup, et à tout hasard, il prit l'habitude de suivre la messe régulièrement. Claquebue s'enorgueillissait d'une jument qui lui valait tant de visiteurs, les deux cafés de l'endroit connurent une prospérité soudaine. Cela décida Haudouin à se présenter

aux élections municipales, et sur la menace qu'il fit aux deux cafetiers de vendre sa jument verte, ceux-ci lui donnèrent un concours qui fut décisif.

A quelque temps de là, un professeur du Collège Impérial de Saint-Margelon, correspondant de l'Académie des Sciences, vint voir la jument verte. Il demeura éberlué et en écrivit à l'Académie. Un savant illustre, décoré jusqu'à droite, déclara qu'il s'agissait d'une fumisterie. « J'ai soixante-seize ans, dit-il, et je n'ai lu nulle part qu'il ait existé des juments vertes : il n'y a donc point de jument verte. » Un autre savant, presque aussi illustre, répondit qu'il avait bel et bien existé des juments vertes, qu'au reste son collègue en trouverait mention dans tous les bons auteurs de l'antiquité, s'il voulait seulement se donner la peine de lire entre les lignes. La querelle fit long feu, le bruit en alla jusqu'à la Cour, et l'Empereur voulut savoir l'affaire.

— Une jument verte ? dit-il, ce doit être aussi rare qu'un ministre vertueux.

C'était pour rire. Les dames de la Cour se tapèrent sur les cuisses, et tout le monde cria que le mot était amusant. Il fit le tour de Paris et lorsque le souverain entreprit un voyage dans la région de Saint-Margelon, un journal annonça en sous-titre : Au pays de la Jument Verte.

L'Empereur arriva à Saint-Margelon dans la matinée et, à trois heures de l'après-midi, il avait déjà entendu quatorze discours. A la fin du banquet, il était un peu somnolent. Il fit signe au

préfet de le rejoindre dans les commodités, et là lui proposa :

— Si nous allions voir la jument verte ? J'aimerais, à cette occasion, me rendre compte des promesses de la récolte.

On expédia l'inauguration d'un monument à la mémoire du capitaine Pont qui avait perdu la tête à Sébastopol, et la calèche de l'Empereur s'engagea sur la route de Claquebue. Il faisait un joli printemps sur la campagne, l'Empereur en était tout ragaillardi. Il admira beaucoup la maîtresse de maison qui avait un charme agreste et une poitrine de l'époque. Tout le village de Claquebue, massé sur le bord de la route, murmurait avec ravissement qu'il n'en finissait pas d'arriver quelque chose. Il mourut là encore une demi-douzaine de vieux que l'on crut devoir, par décence, dissimuler au creux du fossé.

Après les compliments, Haudouin sortit la jument verte dans la cour. L'Empereur admira, et comme le vert l'inclinait à la rêverie, il prononça quelques phrases bucoliques sur la simplicité des mœurs campagnardes, tout en regardant Mme Haudouin au corsage. Dans cette cour de ferme toute odorante de fumier, il lui trouvait une grâce robuste, une vaillance d'étable, qui le grisaient un peu. De fait, elle était encore belle fermière, et ses quarante ans paraissaient à peine. Le préfet avait envie de se faire une belle position, et comme il était servi par une vaste intelligence, il comprit facilement l'émoi du souverain. Feignant de s'intéresser à la conversation d'Hau-

douin, il l'entraîna un peu à l'écart et, pour gagner du temps, lui promit un siège de conseiller aux prochaines élections cantonales. De son côté, l'Empereur s'entretenait avec la femme du maquignon. A une proposition galante qu'il lui fit, elle répondit avec la modestie des simples :

— Sire, je suis dans le sang.

Malgré sa déconvenue, l'Empereur voulut la récompenser d'avoir su lui plaire et maintint la promesse que le préfet venait de faire au maquignon. Lorsqu'il remonta en calèche, la population de Claquebue lui fit une magnifique ovation, puis elle alluma un grand feu de joie dans lequel elle jeta tout le restant de ses vieillards. Le lieu de cet important bûcher fut appelé, depuis, Champ-Brûlé, et le blé y poussa bien.

Dès lors, Claquebue connut une activité nouvelle et saine. Les hommes labouraient d'une main plus profonde, les femmes employaient avec à propos les condiments dans la cuisine, les garçons pourchassaient les filles, et chacun priait Dieu qu'il voulût bien consommer la ruine de son prochain. La famille du maquignon donnait l'exemple avec une vigueur qui forçait l'admiration. D'un coup d'épaule, Haudouin poussait le mur de sa maison jusqu'à la route et s'installait une salle à manger, avec vaisselier et table à rallonges, dont tout Claquebue béa d'étonnement. Depuis que le regard de l'Empereur s'était abaissé sur sa poitrine, la femme du maquignon avait cessé de traire les vaches, elle eut une ser-

vante et fit de la dentelle au crochet. Haudouin, candidat officiel, fut élu conseiller d'arrondissement et obtint facilement la mairie de Claquebue. Son commerce prospérait rapidement; sur les foires aux bestiaux, il faisait un peu figure de maquignon officiel à cause de cette visite impériale dont le bruit s'était répandu dans la contrée. En cas de contestation, l'on avait recours à son arbitrage.

Alphonse, l'aîné des trois fils Haudouin, ne retira aucun avantage de ces bouleversements, car le service militaire l'avait pris pour sept ans. Il servait dans un régiment de chasseurs à cheval et donnait rarement de ses nouvelles. On espérait toujours qu'il allait passer brigadier, mais il lui fallut rengager pour obtenir les galons. Il disait que dans la cavalerie ce n'est pas comme dans l'infanterie où n'importe qui peut faire un gradé.

Honoré, le cadet, devint amoureux d'Adélaïde Mouchet, une fille mince, aux yeux noirs, appartenant à une famille dont la pauvreté était proverbiale. Haudouin ne voulait pas de ce mariage, Honoré affirmait qu'il épouserait et, pendant deux ans, le tonnerre de leurs disputes fit trembler les vitres de Claquebue. Majeur, Honoré épousa Adélaïde et s'installa dans un village voisin où il se loua comme journalier. Il ne consentit à rentrer chez son père qu'après avoir reçu des excuses, et le bonhomme dut en passer par là pour effacer la honte de voir ce fils mener une vie misérable à une demi-lieue de Claquebue. Honoré reprit son

métier de cultivateur et de maquignon dans la maison paternelle. C'était un garçon honnête et rieur, connaissant son affaire, mais sans ambition comme sans cautèle; on voyait bien qu'il ne serait jamais de ces maquignons chez qui naissent les juments vertes. Son père s'affligeait de le voir dans ces dispositions, néanmoins il avait un faible pour ce garçon-là qui aimait leur métier. Au contraire, sa femme avait une préférence pour Alphonse le brigadier, à cause de son uniforme et d'une facilité plaisante qu'il avait à parler. Elle lui envoyait cent sous à Pâques et à la Saint-Martin, en cachette de son mari.

En dépit de leurs préférences, Haudouin et sa femme donnaient toute leur sollicitude à leur plus jeune fils Ferdinand. Son père l'avait mis au Collège Impérial de Saint-Margelon. Ne voulant point qu'il lui succédât dans l'état de maquignon, il rêvait d'en faire un vétérinaire. Dans sa seizième année, Ferdinand était un garçon taciturne et patient, au visage long et osseux, avec un crâne en pain de sucre. Ses maîtres étaient contents de lui, mais ses condisciples ne l'aimaient pas, et il eut la chance qu'on le surnommât « Cul d'oignon », ce qui peut suffire à donner, pour toute une vie, soit de considération, d'honneurs et d'argent.

Un matin de printemps, il arriva chez les Haudouin un événement considérable qu'à vrai dire personne n'apprécia d'abord à son importance. Mme Haudouin faisait de la dentelle à la fenêtre de la salle à manger, lorsqu'elle vit entrer un

jeune homme dans la cour. Il était coiffé d'un chapeau mou et portait un attirail de peintre derrière le dos.

— Je passais par là, dit-il, et j'ai voulu voir votre jument verte. J'aimerais bien en faire quelque chose.

La servante conduisit le peintre à l'écurie. Il lui prit le menton, comme c'était encore l'usage, et la servante se mit à rire, protestant qu'il était venu pour la jument.

— Elle est vraiment verte, dit le peintre en regardant l'animal.

Et, comme il avait une sensibilité très vive, il pensa d'abord la peindre en rouge. Haudouin arriva sur ces entrefaites.

— Si vous voulez peindre ma jument, dit-il avec bon sens, peignez-la en vert. Autrement, on ne la reconnaîtra pas.

On sortit la jument dans le pré, et le peintre se mit à l'œuvre. Dans l'après-midi, Mme Haudouin aperçut le chevalet abandonné au milieu du clos. S'étant approchée, elle eut la surprise de voir, à quelque distance, l'artiste qui aidait la servante à se relever au milieu d'un seigle déjà haut. Elle fut justement indignée : cette malheureuse fille courait assez le risque d'une grossesse du fait de son maître sans l'aller chercher hors de la famille. Le peintre fut congédié, la toile confisquée, et Mme Haudouin se promit qu'elle surveillerait le ventre de la servante. Le tableau, qui devait perpétuer la mémoire de la jument verte, fut accroché dans la salle à manger, au-

MARCEL AYMÉ

La Jument verte

C'est un roman écrit des deux mains, ou, si l'on veut, une petite histoire avec un accompagnement que j'ai intitulé « Les propos de la Jument ». Ces propos de la main gauche, alternant avec les chapitres de la main droite, ne sont nullement des commentaires ; ils font partie du roman et contribuent à faire cheminer l'action. Leur prétexte est de présenter certaines situations qui m'ont paru mal accordées au rythme de la main droite. Quoiqu'il m'ait fallu rabattre de mon projet à l'exécution, je ne me cache pas d'avoir été ambitieux : je n'ai prétendu à rien de moins que de « casser les reins » à mon roman, d'une façon à le rendre plus souple et à le dégourdir. C'est donc une tentative de dislocation, mais qui s'efforce de servir l'unité du roman. Je ne me flatte pas d'avoir réussi, et il est bien possible que je me sois cassé les reins moi-même, mais je serai déjà content si mon lecteur me sait gré de m'être exposé à ce modeste péril.

Quant à l'histoire elle-même, c'est celle d'un amour entre deux familles d'un village français. Je l'ai contée à gros traits, aussi gros que j'ai pu, car il ne s'agissait pas d'une étude psycho-histolo-hérédopathologique. J'ai d'abord voulu rire à des souvenirs anciens dont plusieurs datent d'avant ma naissance, et puis faire le compte de mes sentiments d'amitié et de méfiance à l'égard de ces paysans que je crois ne pas mal connaître, puisque j'ai vécu de leur vie, très longtemps avant qu'on pût me convaincre d'être un « homme de lettres », c'est-à-dire un homme aveugle et sourd (mettons borgne et dur d'oreille) à tout ce qui n'est pas une proie flatteuse pour sa plume.

M. A.



33-VI A 20389 ISBN 2-07-020389-1

Extrait de la publication

9 782070 203895